

L'IMPOSSIBLE DANS L'EXPERIENCE ANALYTIQUE

Luis IZCOVICH**

Abstract

Freud placed the analysis, between governing and educating, like one of three "impossible offices". The objective of this article is renew the question of the statute of the impossible one from the developments of Lacan that prolongs the series adding one fourth impossible operation. It is tried therefore to locate the function of impossible in the analytical experience and the consequences for the direction of the cure. It locates in relation to the Other, desire, the truth, real, sex and the impotence, demonstrating how for Lacan like in Freud, the impossible thing is an axis that continues being constant: the analytical experience puts in the center the question of the impossible one that it serves to define the real one, is to say what it does not go. One takes care indeed of which it does not go, the symptom, in as much he constitutes "what there is of more real". In this sense, the impossible thing in the psychoanalysis is not index of a failure, but that, the compass that orients the cure.

Key words: Analysis, impossible, cure, the real.

Résumé

Freud plaçait l'analyse, entre régir et instruire, comme un de trois « métiers impossibles ». Dans l'article il est proposé de renouveler la question du statut de ce qui est impossible depuis les développements de Lacan celui qui prolonge la série en ajoutant une quatrième opération impossible. Il s'agit par conséquent de situer mieux la fonction de ce qui est impossible dans l'expérience analytique et les conséquences pour la direction du prêtre. Lui situa par rapport à l'autre, le désir, la vérité, ce qui est réel, le sexe et l'impotence, en démontrant comment pour Lacan tout comme en Freud, ce qui est impossible est un axe qui est encore constant : l'expérience analytique met dans le centre la question de ce qui est impossible qu'elle sert à définir ce qui est réel, c'est-à-dire ce qui est qui ne va pas. Il s'occupe précisément de ce qui ne va pas, est traité del symptôme, dans tant il constitue « ce qu'il y a de plus réel ». En ce sens, l'impossible dans la psychanalyse n'est pas indice d'un échec, mais, la boussole qu'oriente le prêtre.

Paroles on clef: l'analyse, impossibles, prêtre, réel.

**Psychanalyste, président de L'EPFCL-France. Dirección del autor: alizco@wanadoo.fr

Freud posait l'analyse comme le troisième des « métiers impossibles », les deux autres étant gouverner et éduquer. Nous nous proposons de renouveler la question du statut de l'impossible après Lacan qui loin de prendre position contre Freud, prolonge la série en ajoutant une quatrième opération impossible : faire désirer. Il s'agit dès lors de situer la fonction de l'impossible dans l'expérience analytique et les conséquences pour la direction de la cure.

Si Freud range l'analyse dans la série des métiers impossibles, c'est en raison d'un postulat de base : « on peut d'emblée être sûr d'un succès insuffisant » (Freud, 1985, p. 263). Ceux qui critiquent la psychanalyse ont trouvé ici l'aveu d'échec sur l'efficacité de la psychanalyse et prennent appui sur cette formulation pour considérer la psychanalyse comme une pratique désuète. A suivre cette logique, il faudrait conclure que la politique et l'éducation sont aussi des pratiques tombées en désuétude ! Donc loin de faire le pas consistant à abandonner ces métiers, il s'agit plutôt de mieux situer la fonction de l'impossible, lisible dans l'œuvre de Freud et dès le début. En effet, quand dans les « Trois essais sur la théorie sexuelle », en introduisant la fonction fondamentale de l'objet perdu et ce qu'il inaugure comme quête infinie pour le sujet, il introduit déjà la dimension de l'impossible : toute rencontre s'avère inégale par rapport à cet objet. Il en va de même avec le concept de refoulement originare comme structure de l'inconscient. C'est là que la théorie lacanienne s'avère être une prolongation incontournable de la proposition freudienne. Notons que si l'impossible est abordé frontalement par Lacan surtout à la fin de son enseignement, sa façon de conceptualiser la psychanalyse permet de déduire que la référence à l'impossible est présente dès le début et à chaque moment de son élaboration théorique. Il s'agira de démontrer comment Lacan a essayé de cerner l'impossible avec un axe qui reste constant : l'expérience analytique met au centre la question de l'impossible qui sert à définir le réel, à savoir ce qui ne marche pas. Si la position du psychanalyste est impossible c'est parce qu'il s'occupe justement de ce qui ne va pas. C'est d'ailleurs pourquoi le centre d'une analyse est le rapport du sujet à son symptôme, en tant qu'il constitue « ce qu'il y a de plus réel ». Dans cette perspective, l'impossible dans la psychanalyse est moins l'aveu d'un échec que la boussole qui oriente la cure.

L'IMPOSSIBLE ET L'AUTRE

En distinguant l'axe imaginaire du symbolique, visible dans le schéma L dans les trajets $a \longrightarrow a'$ pour le premier, $S \longrightarrow A$ pour le deuxième, Lacan introduit une dimension qui préfigure l'impossible. En effet, le constat de l'expérience analytique est qu'il est impossible de rabattre tous les phénomènes au rang de lien du sujet à son semblable. La catégorie de l'Autre, comme étant ce qui préexiste au sujet et conditionne sa constitution, introduit la dimension d'une réciprocité impossible. Lacan, avec l'introduction de l'Autre, met un terme à la symétrie à la fois dans la structuration du sujet et à la relation analysant analysé.

En même temps, en posant l'Autre comme lieu à partir duquel se constitue le sujet, Lacan introduit deux temps indispensables, l'aliénation et la séparation. Avec l'aliénation, un choix forcé est introduit dans la structure sous la forme d'une alternative qui se solde par un impossible : ou je ne pense pas ou je ne suis pas. Cette substitution à la place du « je pense donc, je suis » du cogito cartésien, introduit l'impossible à conclure qui caractérise l'inconscient : « Tout est permis à l'inconscient... sauf d'articuler : « donc je suis » (Lacan, 1966).

Nous pouvons déduire qu'une altérité est inscrite dans la structure du sujet, elle fonctionne comme médiation dans le lien du sujet au semblable et pose une limite à l'identification. Le sujet ne peut pas devenir égal à son alter-ego. L'introduction par Lacan du terme d'Autre constitue en même temps les bases de la singularité. Le sujet ne peut pas être de façon complète un comme les autres. L'idée de la constitution du sujet à partir de l'Autre est en même temps une conception qui introduit la notion d'un désir spécifique, inhérent à un sujet, qui le fait pas comme les autres.

Il y a donc un impossible donc qui est de réduire l'Autre au rang de semblable. Et bien que Lacan ait pu soutenir que l'Autre n'existe pas, ce qui est une visée de la cure analytique, il y a une dimension d'irréductible de l'Autre. Ainsi, si l'on se réfère au rapport du sujet à son partenaire sexuel, l'on constate qu'une femme incarne toujours pour un homme mais aussi pour une autre femme, l'Autre sexe. L'irréductible de l'Autre est repérable dans le lien entre les sexes, et la réciprocité impossible. Ceci trouve une répercussion au niveau de la prévalence donnée à la demande dans la névrose.

La demande vise à refaire l'Autre. C'est pour s'assurer que l'Autre existe que le névrosé demande. Dans le même registre, on peut dire que c'est la raison pour laquelle l'homme croit à la femme : en la croyant il la fait exister. Donc, là où l'Autre pourrait vaciller, le névrosé s'occupe de le protéger et par là même d'éviter de prendre la cause sur soi. Dès lors, ce qui ne fonctionne pas dans l'existence à pour le sujet un nom : c'est la faute de l'Autre. Et notons à ce propos un paradoxe de la modernité. Alors que le discours est infiltré de l'idée que l'Autre n'existe pas, le sujet n'assume pas pour autant sa responsabilité dans sa destinée. Il suffit qu'une contingence perturbe ce qu'il avait programmé pour conclure que c'est la responsabilité de l'Autre.

L'Autre comme indice de ce qui reste d'altérité pour un sujet est aussi, selon Lacan une façon de désigner l'inconscient. C'est ce que l'on constate après une analyse. Une fois que les signifiants refoulés sont devenus conscients, une part reste néanmoins insondable. C'est pourquoi Lacan fait équivaloir le mystère de l'inconscient et le trou : « Il y a là un trou, et ce trou s'appelle l'Autre ». En effet, il existe une dimension d'irréductible dans l'inconscient qui reste inéluctablement l'Autre pour le sujet. L'on peut encore confirmer que l'inconscient, comme Autre, est impossible à réduire. Il y a donc l'Autre qui n'existe pas et l'Autre irréductible.

L'IMPOSSIBLE ET LE DESIR

L'analyse prend en compte la demande sachant qu'elle inclut un désir dont sa révélation ne dépend pas de la satisfaction de la demande. Au contraire, la condition du désir implique à la fois un en deçà et un au-delà de la demande. En effet, il est indispensable qu'un désir s'infilte dans la structure pour conditionner la modalité de la demande. C'est à partir d'un manque qui a été creusé qu'une demande peut naître. Cela explique l'en deçà du désir qui fonctionne conditionnant la demande. Qu'un au-delà de la demande soit requis pour préserver le désir se met en évidence dans le cas où la demande est satisfaite et le paradoxe que cela engendre à savoir l'insatisfaction du sujet.

Un écart est indispensable à préserver, entre la demande et le désir. C'est ce que Lacan définit de façon précise cette double dimension dans « La direction de la cure et les principes de son pouvoir », à partir de l'impossibilité. C'est le désir qui est structurellement impossible à nommer, en raison de son incompatibilité avec la parole. Après « Fonction et champ de la parole et du langage », où le désir est équivalent à une parole pleine, Lacan remanie sa conception du lien entre désir et parole mettant l'accent sur l'écart entre les deux. Dès lors, la dimension de l'impossible se dégage à partir du désir comme impossible à traduire en parole, et sa conséquence, l'impossible à tout dire. Cette dimension prépare ce qui est encore absent de l'enseignement de Lacan et pourtant latent, la question du réel dans la structure. Elle se dégage aussi au niveau des concepts de la linguistique que Lacan remanie pour la psychanalyse. En effet, dans la distinction entre le signifiant et le signifié, Lacan met en évidence le ratage structural à capter de manière absolue ce qui fonctionne comme tiers indispensable entre ces deux termes, à savoir le référent. Ce quelque chose qui échappe au signifié rend compte de l'impossibilité inhérente au langage. Notons donc qu'il y a un impossible dans le rapport du signifiant au signifié, mais que déjà à l'intérieur du système signifiant, il y a de l'impossible dans la mesure où le signifiant ne saurait se signifier lui-même. Faute de se signifier lui-même, le signifiant s'avère insuffisant à procurer une identité au sujet. Face à cette béance irréductible entre le signifiant et l'identité, Lacan avance le concept d'acte. C'est comme solution à ce que le langage laisse comme indéfini et qu'aucune idée ne peut combler, que Lacan introduit la notion d'acte dont la portée se révèle essentielle dans l'expérience analytique. En effet, si « l'acte donc est le seul lieu, où le signifiant a l'apparence – la fonction en tout cas- de se signifier lui-même » (Lacan, 1967a), on pourra saisir qu'il constitue la seule issue à l'indétermination du sujet. On pourra déjà anticiper notre position. L'acte est ce qui y supplée en permettant une issue à l'impossible inscrit dans le langage. Il deviendra dès lors crucial de vérifier à la fin d'une analyse le rapport du sujet à l'acte. Revenons à notre développement sur les formes d'éviter le réel. Nous avons évoqué que celles-ci, en visant à faire consister l'Autre, sont au service d'éviter la rencontre avec le réel.

LA VÉRITÉ IMPOSSIBLE

On pourrait formuler pour la vérité la même chose qu'on avait avancée pour le désir, à savoir qu'elle inclut la dimension de l'impossible. Là où Freud s'est engagé dans la recherche de la vérité, Lacan dénonce l'amour de la vérité chez Freud, en raison de son lien à l'impossible. En effet, plutôt que terme dernier d'une analyse la quête de vérité est à considérer comme prévalent dans la névrose, hystérique notamment.

Par cette quête, le sujet évite la rencontre avec le réel, en tant que distinct de l'imaginaire et du symbolique. Néanmoins, la vérité comporte une dimension d'impossible. C'est la raison pour laquelle Lacan avance la notion de mi-dire de la vérité. Il existe en effet une impossibilité à la dire toute, et on n'attrape que des bouts de vérité.

C'est la raison pour laquelle une analyse engagée dans la perspective de révéler la vérité, comporte en même temps la dimension de l'infini. Il y a toujours une vérité de plus à attraper. Lacan a poussé la logique de la vérité au point de la faire équivaloir à La femme. L'une et l'autre restent l'Autre, au sens d'une irréductibilité de structure, c'est en quoi la vérité toute, comme la femme toute, ne sont que des mirages relatifs au fantasme. Le discours analytique part de ce présupposé que Lacan formule encore autrement, l'analyste « est dans la position d'interroger comme du savoir ce qu'il en est de la vérité ». C'est cette conjonction du savoir et de la vérité qui est visée dans l'expérience analytique. Bien sûr, cette perspective n'est possible qu'à condition d'envisager que le savoir en question, n'est pas le cumul de connaissances, mais ce qui se construit à partir de l'inconscient. Ainsi, poser comme perspective le savoir conjugué à la vérité, c'est envisager que la cure ne vise pas la production d'un sens qui pourrait donner le mot de la fin. L'analysant est plutôt confronté à ce qui fuit dans le sens, transformant sa quête en échec. Si la vérité dernière est insaisissable, et si le sens fuit, le recours à une catégorie autre que l'imaginaire et le symbolique s'impose. C'est là qu'intervient le réel dans la structure, comme noyau du sujet et ce qui est visé dans une analyse. Cette perspective s'inscrit donc à l'opposé de la visée du sens. Elle nous montre que le sens est du semblant (Lacan, 1975, p.74) et que la vérité est jouissance.

En effet, en posant la vérité comme sœur de jouissance, Lacan radicalise la conception qu'il avait posée selon laquelle l'inconscient ne dit pas la vérité sur le sexe (Lacan, 1967b). Il ne s'agit pas seulement de concevoir la vérité comme homologue de la fiction, comme son envers identique, mais que la quête de la vérité comporte nécessairement une dimension de jouissance. Il s'en suit que la vérité ne peut pas être la finalité dernière de l'expérience analytique. Plus exactement, l'articulation de Lacan sur « l'incurable vérité » et fin d'analyse (Lacan, 1969) montre bien que tant que le sujet est engagé dans la voie de la vérité, il reste dans l'impasse quant à sa cure. D'ailleurs, il faut remarquer que c'est par

rapport à la quête de la vérité que Lacan peut affirmer : « qui a besoin de savoir la vérité ? Uniquement ceux que le savoir gêne. C'est la définition du névrosé » (Lacan, 1969). L'expérience analytique permet au sujet de s'apercevoir qu'il y a un irréductible entre le savoir et la vérité. En effet, l'issue du rapport du sujet à la vérité n'est pas du côté de la vérité toute, mais s'ordonne à partir du rapport du sujet au réel.

LE REEL : POSSIBLE OU IMPOSSIBLE ?

Le réel trouve plusieurs définitions chez Lacan parmi lesquelles il y a le réel comme ce qui est toujours à la même place. Il s'agit donc d'un principe de constance qui opère dans la structure et repérable par l'articulation signifiante notamment à propos de la répétition. Plus précisément, le réel est déductible à partir des limites rencontrées par le symbolique. Freud en était averti notamment avec les limites de l'interprétation du rêve quand il avait conclu que tout n'est pas interprétable dans un rêve. Ce point d'ombilic du rêve et pourtant central dans sa production reste aux confins de la parole sans pouvoir être capté par celle-ci. De même, Freud repère ce qui échappe au sens dans le symptôme. Ici, plus radicalement, il pose que la barrière à l'interprétation, aux effets de parole donc, c'est la satisfaction paradoxale que le sujet extrait du symptôme. Aux limites de la parole dans la cure analytique, se joignent les impasses du sujet relatives à son rapport à la répétition, pour mettre en évidence, ce qui dans la structure du sujet ne relève pas de la détermination symbolique. Pourtant, c'est en poussant le symbolique jusqu'à ces limites qu'une perception du réel est possible, c'est la zone où il s'avère qu'il y a un « savoir impossible à rejoindre pour le sujet » (Lacan, s.f.). Si la cure permet l'accès à un savoir, il reste un savoir inaccessible. On peut considérer que ce savoir concerne le rapport de l'objet (a) au réel. Sans que le sujet sache –ajoutons au niveau conscient- cet objet opère dans le réel. Cela revient à poser le réel comme conséquence d'avoir passé par les chicanes du signifiant. Il me paraît dès lors légitime d'affirmer que c'est seulement à la fin de la cure que le symptôme peut être désigné comme réel. Lacan est explicite là-dessus quand il pose qu'au « niveau du symptôme, ce n'est pas encore vraiment le réel, c'est la manifestation du réel à notre niveau d'être vivant » (Lacan, s.f.). Il se dégage dans l'enseignement de Lacan une direction de la cure orientée par un vecteur qui se dirige du symbolique vers le réel. Nous avons auparavant évoqué qu'une des définitions du réel donnée par Lacan est le réel comme impossible. Cela veut-il dire que la cure produit de l'impossible ?

On pourrait répondre par l'affirmative à une condition près : il ne s'agit pas de la production d'un désir impossible. Selon Freud, le désir est indestructible, et la névrose est l'opération qui le rend impossible à satisfaire. Ce qui est certain est que la cure, en dégagant la place et la fonction de l'impossible dans la structure, laisse un reste ininterprétable, incurable. Il me semble pourtant que loin d'y voir un résultat négatif de l'expérience analytique, il conviendrait de situer la fonction de

l'impossible comme ce qui opère une limite à la jouissance. Moins qu'un principe de restriction, l'impossible a une fonction vitale : limiter la course du sujet sous la commande de la pulsion de mort. Précisons donc la place de ces deux termes, possible ou impossible dans l'expérience analytique.

POSSIBLE OU IMPOSSIBLE ENTRE LES SEXES

La plainte qui porte sur ce qui ne va pas avec l'autre sexe est souvent à l'origine de la demande d'analyse, elle est recourant dans la cure, et se transforme en exigence à l'égard de l'analyste. Il est pressé de répondre, sur le partenaire qu'il faut ou qu'il ne faut pas. Que l'analyste récuise à prendre parti n'implique pas qu'il ne prenne pas position. Et qu'il le sache ou pas, cette position est déterminée par l'idée qu'il se fait sur ce qui est possible ou pas entre les sexes. Pour le dire mieux, son idée dépend de son rapport au fantasme. C'est là que nous pouvons constater que la traversée du fantasme chez l'analyste est déterminante quant à sa position à l'égard du choix d'objet chez l'analysant et devient une exigence fondamentale quant à ce qu'on peut espérer de la cure d'un candidat à occuper la place d'analyste.

Il y a un niveau de l'impossible entre les sexes qui correspond au fait que le partenaire de l'autre sexe n'est pas réductible au semblable. Ce n'est pas que la relation à l'autre ne puisse pas se limiter à l'imaginaire. Certains cas de psychose montrent de façon patente que l'amour pour un double imaginaire constitue l'appui indispensable d'un sujet dans son existence. Il n'en reste pas moins qu'il s'agit dans ce cas, d'un lien à l'autre qui ne passe pas par la différence des sexes. C'est ainsi qu'on peut saisir pourquoi Lacan a formulé que « le partenaire de l'autre sexe reste l'Autre » (Lacan, 1975, p. 109). Il est impossible que le partenaire de l'Autre sexe devienne un semblable si le lien qui oriente le sujet et son partenaire est celui de l'inscription inconsciente de la différence de sexes.

Il s'en déduit un deuxième niveau de l'impossible entre les sexes, qui concerne l'incapacité à faire de l'Un à partir de deux. Croire à l'Un de la complétude, c'est une dimension imaginaire chez le sujet qui fait ainsi exister ce qui pourrait résoudre son manque à être. Ceci est solidaire comme je l'ai dit de la prévalence donnée à la demande chez le névrosé. La conception de Lacan ne pose pas l'équivalence entre le partenaire comme Autre et le Un. Plutôt l'Autre est « l'Un-en-moins » (Lacan, 1975, p. 116). Il s'agit là pour Lacan d'un aboutissement concernant le lien entre les sexes et ce qu'il pose comme l'inexistence du rapport sexuel. Cette formulation donne la raison de l'impossible dans la structure, à savoir l'impossible inscription de ce rapport. Car une autre définition de l'impossible est celle qui le fait équivaloir à un « ne cesse pas de ne pas s'écrire » (Lacan, 1975, p. 87). Ce qui ne cesse pas de ne pas s'écrire est une façon de préciser ce qu'en aucun cas ne peut s'écrire à savoir le rapport sexuel. Il faut pourtant noter que cela n'implique pas que tout ce qui relève du sexuel est impossible puisque Lacan donne un statut spécifique à la fonction phallique.

Si Lacan ne situe pas celle-ci comme relevant de l'impossible, c'est en raison de sa participation dans le lien sujet au partenaire sur la forme de la contingence. Cela veut dire que si l'inscription inconsciente du rapport sexuel est de l'ordre de l'impossible, reste au sujet la possibilité de la rencontre. Et ce qui caractérise celle-ci c'est que d'un côté elle n'est pas anticipable et de l'autre elle reste possible. Il est donc impossible de programmer la rencontre du sujet avec l'autre sexe, puisque la dimension de la contingence est l'essence même de ce rendez-vous. Cela dit, l'inconscient qui travaille à l'insu du sujet programme cette rencontre. Ce qui est donc possible entre les sexes dépend de la conjonction entre le programme inconscient et la contingence qui cesse, met un terme, à ce qui ne peut pas s'écrire.

Lacan l'avait formulé encore autrement avec sa proposition que pour un homme, une femme est l'heure de vérité. La rencontre est en effet de l'ordre « d'un cesse de ne pas s'écrire » et nous montre que si le rapport sexuel est impossible à inscrire, reste entre les sexes la dimension de la contingence. La non inscription du rapport sexuel est un obstacle entre les sexes et la clinique analytique donne un aperçu des différentes positions subjectives face à cette impasse ainsi qu'aux modalités d'y suppléer.

Notons que si la clinique est toujours singulière en montrant qu'une invention inédite est requise pour faire face à cet impossible, certaines variantes se dégagent. Lacan le montre avec l'amour courtois caractérisé par le fait que le sujet, en mettant l'obstacle de son côté, évite la confrontation à l'obstacle de structure. Cela nous permet d'apercevoir un phénomène prévalent dans la névrose, celui de l'impuissance. Je prends ici l'usage de ce terme au sens large, incluant les différentes formes d'impuissance sexuelle mais surtout l'impuissance discursive qui se cristallise dans l'énoncé : « je ne peux pas ».

IMPUISSANCE ET IMPOSSIBLE

Les déclinaisons de la formule « je ne peux pas » sont souvent la base de la demande analytique, que ce soit un « je ne peux plus, alors qu'auparavant j'y arrivais », ou « je ne peux pas, alors que je devrais pouvoir ». Il s'agit dans l'impuissance d'un manque ou d'une perte de pouvoir par rapport à une performance supposée. L'impuissance, que ce soit la résultante du symptôme, où l'effet de l'inhibition est toujours corrélative d'un imaginaire à l'endroit de la jouissance. La clinique analytique l'illustre particulièrement à partir de la place que le névrosé attribue à certains personnages en position de double imaginaire. Le thème qui porte sur la figure d'un frère qui jouit alors que le sujet se trouve empêché constitue un exemple paradigmatique.

Distinguons donc l'impuissance et l'impossibilité. Ces deux termes trouvent leur spécificité dans le rapport du sujet à la jouissance. Alors que dans l'impuissance une jouissance reste inaccessible mais néanmoins imaginariée comme possible,

dans l'impossibilité, le sujet conclut que c'est la structure qui objecte à ce qu'il puisse rejoindre telle jouissance.

Il y a en effet une jouissance impossible, celle du corps de l'Autre. Ceci ne veut pas dire que jouir du corps de l'Autre est impossible, mais qu'il est impossible d'accéder à une jouissance qui ne soit pas partielle. Car il n'y a pas de jouissance du corps de l'Autre sans le signifiant. C'est en effet le signifiant qui « phallicise » une partie du corps de l'Autre, permettant ainsi l'accès à une jouissance qui ne pourra pourtant pas être la jouissance toute du corps de l'Autre.

Comment cela se traduit-il dans l'expérience analytique ? On pourrait affirmer que le parcours de l'analyse exige à terme le virage de l'impuissance en impossibilité.

Il faut aussi remarquer que Lacan situe l'amour du côté de la première et le désir du côté de la deuxième. Que l'amour puisse amener à l'impuissance, malgré son effet de suppléance à l'absence de rapport sexuel, c'est justement pour cette même raison, à savoir qu'il a comme finalité le désir de faire exister l'Un. L'amour se révèle, à terme, comme impuissant, « ce qui nous conduit à l'impossible d'établir la relation d'eux. La relation d'eux qui ? -deux sexes » (Lacan, 1975, p. 12). Si le désir, contrairement à l'amour, est posé par Lacan du côté de l'impossible ce n'est pas que le sujet désire l'impossible, mais plutôt que le désir se vérifie comme solde possible de la quête de l'Un. Face à l'impossibilité de faire l'Un avec deux, ce qui est l'échec de l'amour, reste au sujet l'option de l'insatisfaction, de la nostalgie ou du désir.

La voie de l'insatisfaction est la voie hystérique. Elle n'implique pas l'absence de désir, mais concerne plutôt la voie d'un désir de désir insatisfait. Par ce biais, le sujet fait le choix de l'ignorance de l'impossible et maintient intacte la croyance de la jouissance absolue à venir. C'est en raison de son refus à toute autre jouissance, qu'elle est dans l'atteinte d'une jouissance sans faille. La voie de la nostalgie est par contre prévalent chez l'obsessionnel qui ne croit pas à l'impossible non plus. Sa stratégie qui consiste à construire un désir impossible est au service de faire exister le rapport sexuel. Si le rapport entre les sexes comporte l'impossibilité de faire Un, ce n'est pas, concernant l'obsessionnel, en raison de la structure, mais en raison de son incapacité à lui. Le sujet choisit ainsi sa castration imaginaire plutôt que d'admettre que la castration fait partie de la structure.

En ce qui concerne les positions subjectives envers le sexuel, nous pouvons par conséquent dégager une opposition. La première qui relève de l'impuissance, accompagne la croyance du sujet dans l'Autre, la deuxième, corrélative de l'impossible, est la conséquence de la croyance dans la structure.

CROIRE A LA STRUCTURE

Enfin, que veut dire croire à la structure ? Nous pourrions soutenir que cette expression s'oppose à celle du discours courant. Lacan a en effet forgé une expression « disque-ourcourant » (Lacan, 1975, p. 35), pour souligner la dimension de disque qui tourne en rond dans le discours courant. Autrement dit, de même que Lacan met en dérision la notion de « sens commun », il montre la dimension de disque qui tourne dans le discours courant, comme moyen d'échapper à la structure, à savoir qu'il n'y a pas de rapport sexuel.

Remarquons que Lacan pose que s'il n'y avait pas le discours analytique, le sujet continuerait à « chanter le disque-ourcourant ». De ce fait il fait une opposition massive entre d'un côté participer au discours courant et de l'autre côté entrer dans le discours analytique. Ce dernier, s'il donne une chance au sujet de s'extraire du plaquage propre au discours courant –c'est la dimension de disque-, c'est par la production d'une singularité dans le désir. Croire à la structure veut dire, dans ce sens, se laisser guider par un fait d'expérience, effet d'une rencontre dans le transfert, à savoir l'échec dans la quête du sens.

Lacan le formule encore autrement à propos du désir du psychanalyste, en montrant l'incompatibilité de ce désir et la fonction de la pensée. C'est-à-dire qu'il existe un impossible entre la pensée et l'acte : là, où l'analyste pense, il n'est pas dans l'acte analytique. Plus radicalement, cette conjonction irréalisable entre penser et désirer tient au fait de l'inarticulable du désir, quoiqu'il ne soit pas sans articulation. Nous l'avons déjà abordé à partir du rapport entre le désir et la parole.

En effet, le désir est articulé par le biais de son insertion dans la chaîne signifiante, il est pourtant inarticulable, car aucun signifiant ne saurait le représenter. C'est pourquoi Lacan a pu définir le désir de l'analyste comme « articulé du sens-*issue* » (Lacan, 2001, p. 266).

Remarquons la double connotation sémantique de ce dernier terme. Il renvoie d'une part à l'impossibilité de sortie pour l'analysant tant qu'il reste dans la dimension du sens, d'autre part à la dimension que c'est dans l'au-delà du sens qu'une sortie est envisageable.

Si le sens est impossible à dire le désir, la signification est impossible à dire le sexuel. Lacan est explicite sur ce point quand il pose « l'incapacité de toute *Bedeutung* (signification) à couvrir ce qu'il en est du sexe » (Lacan, 1967c) ou quand il pose que l'ab-sens désigne le sexe. L'essence du sens et de la signification comme impossibles tient au double versant du langage, dans sa fonction symbolique d'un côté, et sa fonction de voile de l'autre. Car le propre du langage est qu'il voile le trou dans l'Autre : S (barré) (A). Autrement dit, si le sens et la signification relèvent de l'impossible, c'est en raison d'un manque fondamental dans la structure : la

castration symbolique. Ses effets sont identifiables à deux niveaux. Du côté du sujet, l'effet castration au niveau symbolique permet une structuration du réel. Du côté de l'Autre, la castration induit comme conséquence majeure que l'Autre n'est pas tout. La castration devient ainsi une opération qui forge le réel et le sujet est à définir comme réponse du réel.

Dès lors, l'on pourra saisir que Lacan traduit cet effet castration dans la structure au moment où il formalise la structure des discours. Chaque discours, soit celui de l'hystérique, de l'universitaire, du maître et de l'analyste rencontre un élément d'impossibilité. C'est pourquoi Lacan a pu soutenir que l'impossibilité est un « fait de structure » (Lacan, 1991, p. 50). En ce qui concerne le discours de l'analyste, l'impossibilité spécifique est celle produite par l'effet de séparation produit par la jouissance au niveau des signifiants qui rend l'accès impossible à la vérité absolue. C'est à ce joint entre vérité à démontrer et vérité indémontrable que gît la dimension de l'impossible. Il s'agit de s'apercevoir en même temps qu'il ne suffit pas de situer la place de l'impossible dans la structure. Quand Lacan avance la notion « d'être à la hauteur d'un discours », il conditionne l'éthique à l'impossible. En ce qui concerne l'éthique du discours analytique, elle est orientée par l'impossible inhérent au réel dans symptôme et son devenir à la fin de la cure.

LE DIRE ET LA LETTRE

Une sortie devient possible à partir de la rencontre de l'impasse du sens. Autrement dit, dans l'expérience analytique, l'analysant rencontre que le sens n'est pas inépuisable mais - ce qui est plus important - qu'il y a une limite imposée par le sens qu'il s'agit de franchir. De ce fait, le désir de l'analyste trouve comme point de levier, le constat d'une impossibilité dans la recherche du sens qui ne laisse pourtant pas le sujet dans l'impasse mais constitue au contraire, une issue possible aux limites du sens. C'est la dimension que Lacan privilégie avec la catégorie du réel et qui inclut deux perspectives. D'abord, le réel est ce qui échappe au sens tout en constituant l'essence du sujet, puis, le réel qui se rapporte à une série. Ces deux perspectives sont à rapporter avec ce que Lacan avait désigné au moment des « Quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse » comme la tuché et l'automaton. La tuché, c'est le réel rencontré en tant qu'événement non-programmé. L'automaton qui n'est pas forcément le réel inscrit dans une série, indique déjà la dimension de la répétition du même, et en ceci il préfigure la série.

Rien d'étonnant qu'en privilégiant la voie du réel dans l'expérience analytique, Lacan ait voulu cerner le destin du symptôme analytique dans la cure, et pour cela, il s'est référé à la double dimension du symptôme implicite dans l'œuvre de Freud, à savoir le sens et la satisfaction. La satisfaction du symptôme est ce qui fait obstacle à sa résolution. Il est certain que le déchiffrement inconscient et ses effets d'élaboration comportent un bénéfice qui se traduit en réduction du symptôme. Néanmoins, l'*Urverdrängung* constitutive de l'inconscient et posée par Freud

introduit une limite à l'interprétation du symptôme. Dès lors, il devient crucial, pour la cure analytique, de rendre compte de comment le réel du symptôme peut être affecté et qu'est-ce qui peut être changé dans le rapport du sujet au symptôme au-delà de son élucidation. Autrement dit, il s'agit de démasquer, de dévoiler dans le rapport du sujet à la jouissance, comment elle incluse et participe du symptôme. La voie que nous dessine Lacan, ramène non seulement l'expérience analytique, à toucher ce qui fait limite pour le sujet, mais radicalise cette perspective au point de soutenir que « rien ne peut être dit (de l'être d'un sujet), sinon par des détours en impasse, des démonstration d'impossibilité logique, par où aucun prédicat ne suffit » (Lacan, 1975, p. 16). Et remarquons que dans ce sens, Lacan va mettre l'accent sur le « statut du dire ». Lacan pose l'équivalence du sujet et du dire « Il n'y a de sujet que d'un dire » (Lacan, 1968a). Ceci est indispensable pour saisir les limites du possible et de l'impossible. Car c'est du dire que dépend le possible suivant la formule précise de Lacan : « Dire d'autre part que le réel c'est l'impossible, c'est aussi énoncer que c'est seulement ce serrage le plus extrême du dire en tant que c'est le possible qu'il introduit et non simplement qu'il énonce » (Lacan, 1968a).

Le dire est ce qui surgit d'un sujet et qui ex-siste au dit, mais néanmoins il porte à conséquence sur l'ensemble des dits. C'est la raison pour laquelle Lacan a réservé une place de premier ordre à la bêtise. Car engager un sujet à dire des bêtises constitue une voie royale pour accéder au réel. Lacan le formule encore d'une autre façon quand, à propos des conséquences du dire sur les dits, il propose : « C'est là l'épreuve où, dans l'analyse de quiconque, si bête soit-il, un certain réel peut-être atteint ». (Lacan, 1975, p. 25). Dire des bêtises, qui est le paradigme du consentement du sujet à l'association libre, comporte à l'horizon une touche sur le réel. Il s'agit en effet de tirer les conséquences de ce qui pourrait devenir une expérience infinie : c'est la psychanalyse sans le réel.

Contrairement à l'expérience d'Achille qui ne rejoint la tortue que dans l'infinitude, mettre au cœur de l'analyse, l'expérience du réel, est ce qui extrait l'analysant de la fatalité qui pèse sur Achille.

C'est d'ailleurs la raison de l'accent mis par Lacan à la fin de son enseignement sur la fonction de l'écriture, formulant qu'un discours se produit de l'effet de l'écrit et que le discours analytique ne se supporte que de l'écrit en ceci que le rapport sexuel ne peut pas s'écrire. En effet, l'expérience de l'impuissance, qui est une des versions de tourner en rond, peut amener un sujet dans l'analyse, à la rencontre avec l'a-version du sens, qui est un des noms de l'impossible chez Lacan. Il lui reste au sujet le support de la lettre. Autrement dit, le sujet rencontre le signifiant dans son identité pure. Lacan le dit encore autrement : « la lettre, radicalement, est effet de discours » (Lacan, 1975, p. 36).

L'IMPOSSIBLE : SUPPORT DE L'ÊTRE

Posons donc le vecteur de la démarche analytique comme allant de l'impuissance à l'impossible. Cette direction constitue la preuve qu'il est indispensable de distinguer le réel à l'entrée de l'analyse du réel à la fin de la cure. L'orientation du vecteur prend appui sur ce que Lacan pose du réel comme conséquence de sa délimitation par le symbolique ou plus exactement : « Le réel ne saurait s'inscrire que d'une impasse de la formalisation » (Lacan, 1975, p. 85). L'impasse qui pousse à la demande analytique se transforme en réel à condition d'un passage par la formalisation. Dans l'analyse, cela veut dire qu'il s'agit de suivre les articulations inconscientes jusqu'aux limites de la parole, au-delà desquels le sujet est dans le sans (sens) issue. Il est important de souligner que cette limite désigne le joint entre symbolique et réel et qu'ici Lacan inscrit l'objet (a). Si cet objet est support de la cause du désir, il n'est pas équivalent au réel, et fait plutôt partie des semblants au point que Lacan a pu le désigner comme semblant d'être au sens où « il semble nous donner le support de l'être » (Lacan, 1975, p. 87). L'écart entre l'objet (a) et l'impossible tient au fait que le premier est semblant, faux réel donc, le second, vrai support du sujet.

L'analyste, dans le discours analytique, donne le support à l'être du sujet, cause de son désir. Il est donc à la place d'un support qui est de semblant. Sa place est celle de semblant d'objet (a). Et si Lacan a réservé une place fondamentale dans l'orientation de la cure à isoler et détacher cet objet, c'est parce qu'il « domine tout ce qu'il est possible au sujet de cerner comme champ, (...) de ce qui s'appelle (...) le désir » (Lacan, 1967d). L'objet (a) n'est pas le support de l'être mais la possibilité pour un sujet d'avoir un aperçu sur le réel. En ce qui concerne le vrai support de l'être c'est ce qui apparaît du côté du sujet du fait de l'expérience de l'impossible, soit de ce qu'un sujet tire comme conséquence de l'échec dans l'expérience. Nommons d'une manière plus précise l'échec, comme étant l'échec du sens comme issue du sujet. La faillite du sens vire au réel si le sujet dépasse la « réti-sens » de croire que tout est une affaire de sens. Lacan donne une formule limpide pour montrer cette dimension : « Le rapport sexuel s'abîme dans le non-sens » (Lacan, 1975, p. 81). C'est en effet insensé de croire au rapport sexuel.

LA JOUISSANCE COMME SUPPLÉANCE

Dépasser la « réti-sens » revient à admettre que la jouissance n'est pas au service de faire la communion entre deux êtres. Plutôt qu'arrangeante, la jouissance est hors sens, et l'indice de l'impossible complémentarité entre deux êtres. Il est certain que Lacan distingue à ce propos l'amour, de la jouissance. Il convient pourtant de saisir qu'il s'agit pour une femme de deux formes de la suppléance. L'amour supplée à l'absence de rapport sexuel, c'est aussi le cas pour l'homme. Ce qui est propre à la femme, c'est que sa jouissance qui ne relève pas de la jouissance phallique, est une suppléance. Elle supplée par sa jouissance au fait qu'elle n'est

pas toute dans la fonction phallique. Autrement dit, l'issue à l'impasse subjective est toujours un accès au registre de l'être, à condition de saisir qu'on n'a pas d'accès à l'être, surtout du côté femme, à partir d'une jouissance phallique. Une chance reste pourtant possible à ceux qui consentent à ne pas se cantonner au phallus. L'être, pour une femme, est homogène à la jouissance Autre ou comme le dit Lacan « c'est la jouissance du corps » (Lacan, 1975, pp. 12-13). Cela veut dire que rien ne peut-être dit sur l'être car il s'agit de ce qu'il éprouve comme jouissance. Sur ce point Lacan est formel, aucun prédicat ne suffit à évoquer l'être, plutôt celui-ci se révèle dans la démonstration de l'impossibilité logique. Cela rejoint l'idée de concevoir l'analyse comme l'expérience qui touche le réel en poussant la logique subjective jusqu'au joint de l'impossible.

Du côté de l'homme, la jouissance phallique est à la fois ce qui rend possible la jouissance d'une partie du corps de la femme et ce qui introduit un impossible : jouir de la femme toute. En réalité, ce dont il jouit, c'est de l'organe. Notons donc le paradoxe de la fonction du phallus. Elle sert de médiation entre les sexes mais en même temps elle est ce qui obstrue leur rencontre.

A explorer les spécificités des jouissances selon les sexes, on peut s'apercevoir que si la jouissance sexuelle est phallique, elle est spécifiée d'une impasse, celui de l'accord des jouissances. Il s'agit d'une double impasse donc : celui de l'accord des jouissances entre les sexes d'une part, de la compatibilité entre la jouissance du corps et la jouissance phallique pour un sujet, d'autre part. C'est d'ailleurs ce que Lacan désigne comme le « vrai réel », à savoir qu'entre les parlêtres, mâles et femmes, il n'y a aucune chance que ça réussisse » (Lacan, s.f.). Là, nous avons Lacan contre Leibniz. Pour celui-ci, sa thèse optimiste de l'harmonie pré-établie revenait à poser que Dieu avait créé les choses de la meilleure manière possible, où tout peut s'arranger. Pour Lacan, ce non-arrangement tient à l'hétérogénéité de la jouissance mâle et femelle, cause des limites à leur entrecroisement. Le constat est que les jouissances de l'homme et de la femme plutôt que de s'accorder elle sont disparates.

Nous trouvons, dans ce débat, la seule place de la psychanalyse en tant qu'elle tient sa condition de l'existence d'un manque fondamental impossible à combler, relatif à l'impasse du rapport sexuel, auquel une psychanalyse ne supplée pas par la production des mythes mais par le repérage du réel propre à chacun. Il faut noter que Lacan fait de la jouissance le signe de l'impossible au sens où c'est un interdit structurel qui constitue la marque de jouissance du sujet que la répétition commémore. Il se révèle ainsi en quoi les mythes freudiens, que ce soit celui d'Œdipe ou de Totem et Tabou, laissent un reste à inscrire. C'est de ce reste qu'un réel surgit. Le mythe comme impossible à nommer le réel exige une exigence supplémentaire pour l'analyse qui se doit d'aller au-delà du mythe.

Il y a donc une double raison à l'impasse propre au rapport sexuel. Elle tient à l'asymétrie des sexes quant au phallus et à la jouissance, mais aussi au caractère anormalique de la jouissance phallique au sens où elle s'avère incapable à subsumer la jouissance du corps. Il y a une double dimension de l'impossible relatif à la jouissance, due au manque à la dire mais aussi au manque à jouir structurel chez le sujet. La jouissance se trouve en position d'ex-sister, soit d'exister en dehors. Elle reste en dehors d'une prise par le signifiant et donc hors symbolique. La jouissance appartient au registre du réel. Notons ainsi que, de même que Lacan désigne la jouissance phallique comme hors-corps, il pose la jouissance de l'Autre comme hors langage, hors symbolique donc. Si il y a une impossibilité à dire la jouissance de l'Autre. Reste à l'inconscient le recours à la lettre comme biais pour accéder au réel.

Le drame du sujet tient au fond à l'absence de programme naturel sur le sexe, auquel -bien que l'inconscient y supplée- il ne donne peut donner de certitude. Si la certitude provient de la jouissance, celle-ci inclut une face qui est celle de la castration. C'est pourquoi l'inconscient peut fabriquer des symptômes de dérobade avec leurs effets d'impuissance subjective au service du maintien de la croyance dans la prétendue harmonie de l'union sexuelle. Une subjectivation est requise pour sortir de l'aporie de l'acte sexuel comme unificateur : il n'y a pas de jouissance une, commune aux sexes dans le rapport sexuel. Il est important de s'apercevoir néanmoins que la subjectivation de la réalité sexuelle s'avère impossible. Le savoir est inégal à la jouissance. Autrement dit, « on n'a jamais le savoir de l'autre sexe » (Lacan, 1968b), et dans la même perspective Lacan a pu formuler que dans l'inconscient l'homme de la femme ne sait rien, ni la femme de l'homme. Au fond, la jouissance s'avère être l'effet de l'impossible suture du sujet. Cette suture impossible, c'est ce qui constitue l'échec du programme de la science et en même temps laisse une place sur l'opération analytique. Pour conclure, loin de considérer que l'impossible implique le constat d'un échec pour la psychanalyse, il est au contraire le levier dans la structure à partir duquel s'ordonne le discours analytique. Et c'est par l'aperçu du réel dans le transfert, que le sujet aura une chance d'accéder à un savoir faire concernant les trois dimensions de l'impossible : le sexe, la signification et le sens.

Références

- Freud, S. (1985). L'analyse avec fin et l'analyse sans fin. In : *Résultats, idées, problèmes, T 2*. Paris : P.U.F.
- Lacan, J. (s.f.). *La troisième*, conférence inédite.
- Lacan, J. (1966). *Le Séminaire, Livre XIV, La logique du fantasme*. Inédit, séance du 21 décembre.
- Lacan, J. (1967a). *Le Séminaire, Livre XIV, La logique du fantasme*. Inédit, séance du 15 février.
- Lacan, J. (1967b). *Le Séminaire, Livre XIV, La logique du fantasme*. Inédit, séance du 19 avril.
- Lacan, J. (1967c). *Le Séminaire, Livre XIV, La logique du fantasme*. Inédit, séance du 11 janvier.
- Lacan, J. (1967d). *Le Séminaire, Livre XVI, La logique du fantasme*. Inédit, séance du 25 janvier.
- Lacan, J. (1968a). *Le Séminaire, Livre XVI, D'un Autre à L'autre*, inédit, séance du 4 décembre.
- Lacan, J. (1968b). *Le Séminaire, Livre XV, L'acte psychanalytique*. Inédit, séance du 27 mars.
- Lacan, J. (1969). *Le Séminaire, Livre XIV, La logique du fantasme*. Inédit, séance du 4 juin.
- Lacan, J. (1975). *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris : Seuil.
- Lacan, J. (1991). *Le Séminaire, Livre XVII, L'envers de la psychanalyse*. Paris : Seuil
- Lacan J. (2001). Discours à l'École freudienne de Paris. In : *Autres Ecrits*, Paris : Seuil.

Recibido, Junio 30/2006

Revisión recibida, Agosto 15/2006

Aceptado, Octubre 3/2006